

Discours de Jules Bélanger
récipiendaire d'un doctorat honoris causa de l'Université Laval,
à Gaspé, le 5 août 2009

Monsieur Denis Brière, recteur de l'Université Laval,
Mesdames et Messieurs, distingués invités dont vous tous, parents et amis,

En des circonstances comme celles-ci, c'est d'abord à la gratitude qu'il faut faire place. Monsieur le recteur, l'hommage dont vous avez voulu me gratifier pour souligner la part que j'ai pu apporter à l'oeuvre de l'éducation dans notre milieu me touche profondément, autant à titre d'éducateur qu'à celui d'ancien étudiant de cette prestigieuse institution que vous présidez.

L'Université Laval, la première université francophone et catholique en Amérique a été dans mon imaginaire, et ce dès mon jeune âge, un haut lieu de savoir et de culture auréolé d'un prestige unique, quasi mythique, puisqu'elle a été la première université dont j'ai entendu vanter les mérites, alors que je poursuivais mes études classiques au Séminaire de Gaspé, institution qui lui était affiliée. Quel extraordinaire prestige conférons-nous alors à cette université qui accueillait, année après année, ces finissants, nos devanciers, qui nous inspiraient tant de respect, de fierté, d'idéal et d'ambition !

Je vous remercie de cette extraordinaire délicatesse à mon égard.

Je remercie la Chaire de l'Université Laval sur la Gaspésie et les Îles-de-la-Madeleine d'où est venue l'idée d'intégrer la présente cérémonie dans le cadre des festivités du 475^e anniversaire de la plantation, à Gaspé par Jacques Cartier, du premier rameau de la civilisation française en terre d'Amérique. Je remercie en même temps la direction de ces fêtes qui a accueilli la suggestion pour apporter à sa réalisation la collaboration dont on peut apprécier aujourd'hui l'enthousiasme et l'efficacité.

Je remercie aussi chacun et chacune d'entre vous qui vous êtes déplacés pour assister à cette cérémonie.

Je me permets ici de vous faire part de l'impression que j'éprouve actuellement de vivre non seulement un événement privilégié, mais un moment fort émouvant de contraste avec certaines expériences de mes années d'études. Car, voyez-vous, la solennité de cette cérémonie me rappelle que l'austérité des temps, les distances géographiques, les nécessaires travaux d'été ont voulu que les autres diplômes dont Monsieur le recteur a voulu faire mention tout à l'heure me fussent toujours transmis, en toute simplicité et discrétion, par la poste royale. Or, voici qu'aujourd'hui l'Université Laval se déplace jusque chez moi, à Gaspé, pour me remettre un diplôme ... Eh bien, cette fois, au lieu d'une livraison par la **poste** royale, il s'agit vraiment d'une livraison par la **voie** royale ... Merci donc au généreux facteur !

Un peu d'histoire de l'éducation en Gaspésie

Monsieur le recteur, vous avez évoqué tout à l'heure mon implication en éducation et en histoire. Il me paraît donc pertinent de rappeler ici quelques réalités qui ont profondément marqué l'histoire de l'éducation en notre Gaspésie ?

En remontant quelque peu dans la chaîne des responsables de la fête dont je fais l'objet, je dois un souvenir reconnaissant au Séminaire de Gaspé, institution sans laquelle je n'aurais pas pu accéder à cette liberté que m'a donnée le cours classique. Cette dette de reconnaissance, je la partage avec la quasi totalité des Gaspésiens qui ont accédé à des études supérieures, de 1926 à 1960. Je veux donc remercier nos éducateurs dont nous avons bénéficié du généreux dévouement. Ils étaient à peu près tous membres du clergé, membres de l'Église éducatrice... Cela fait partie de l'histoire. La grande noirceur dont on parle souvent pour désigner cette époque pendant laquelle l'Église joua au Québec un rôle prépondérant, cette grande noirceur n'eut-elle pas été beaucoup plus profonde sans l'oeuvre immense d'éducation de cette même institution ? Oublier cela, comme il est trop souvent de bon ton de le faire, c'est manquer de respect envers l'histoire.

Ce que l'Université Laval a voulu souligner de mes travaux et engagements fait partie de cette oeuvre d'éducation de l'Église. Car, les divers engagements de ma carrière dont on a fait mention tout à l'heure avaient

tous, me semble-t-il, quelque chose en commun, soit le désir de faire éducation, aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur des murs d'une classe. J'ai aimé oeuvrer en éducation et je crois pouvoir affirmer que c'est largement parce que j'ai été profondément édifié par la générosité de ceux qui furent mes éducateurs au Séminaire de Gaspé : d'abord les Clercs de St-Viateur et ensuite les prêtres du diocèse de Gaspé.

Là, au Séminaire de Gaspé, j'ai appris quel sort l'histoire avait réservé à notre Gaspésie et, en même temps, j'ai appris que l'éducation de la jeunesse gaspésienne serait l'indispensable outil qui allait permettre à notre région de conquérir, petit à petit, sa juste place au soleil. Qu'est-ce donc en effet que "éduquer", si ce n'est travailler à l'émergence des forces libératrices d'un peuple?

Or, notre peuple de Gaspésie, c'est connu, a été, pendant longtemps, isolé, malmené, exploité, réduit à une misère qui se perpétuait comme en un cercle vicieux. Ainsi, dès le début du régime anglais, à compter de 1767, des firmes anglo-normandes et autres s'installent chez nous et, prenant le contrôle des pêcheries et des activités économiques et sociales, elles s'opposent farouchement à la scolarisation de leur main-d'oeuvre sous-payée.

Témoin outré de cette misère, le curé-missionnaire de Percé, l'abbé Nérée Gingras, écrivait, en 1857 : *Si le Gouvernement eut compris plus tôt quelle source de richesse il possédait dans le Golfe, il n'aurait pas abandonné les pauvres pêcheurs à la merci d'étrangers qui les exploitent* .

Notre histoire nous montre combien fut tardive et lente la scolarisation des Gaspésiens et quel dommage persistant ce retard infligea à notre région. À preuve, en 1820, plus de cinquante ans après l'arrivée chez nous de ces commerçants, on ne trouve encore en Gaspésie que deux écoles pour une population de 5 000 personnes. Ces deux écoles se trouvent à New Carlisle et à Douglstown, les deux localités qui avaient accueilli la plupart des Loyalistes américains immigrés en Gaspésie en juin 1783 pour demeurer fidèles à la couronne d'Angleterre.

Les conséquences de cette rareté des écoles ont profondément marqué notre histoire. Par exemple, de 1792 à 1867, 20 députés se sont succédé à Québec pour représenter la Gaspésie. Tous étaient nés à l'extérieur de la

région et quatre d'entre eux seulement étaient francophones. À compter de 1867 et jusqu'en 1920, nous comptons 26 représentants à Québec et à Ottawa. Seulement dix d'entre eux étaient natifs de la Gaspésie.

Partager les honneurs

Oui, les aléas de l'histoire ont imposé à notre Gaspésie de longs retards en termes d'éducation, mais, heureusement, des hommes et des femmes sont venus, des institutions ont vu le jour chez nous qui ont permis un remarquable et très salubre rattrapage.

Quand on parle d'éducation et de libération en Gaspésie, il serait tout à fait inconvenant, sinon ingrat ou ignorant, de ne pas évoquer la mémoire de Mgr François-Xavier Ross. Ce bâtisseur de notre région, qu'un confrère et biographe a très justement appelé le "libérateur de la Gaspésie"ⁱⁱⁱ, n'a pas tardé à établir ses priorités, dès son arrivée chez nous en 1923 comme premier évêque de Gaspé. *Et d'abord nous nous appliquerons à vous faire progresser dans les voies de l'intelligence*, avait proclamé notre libérateur dans son historique "Mandement d'entrée" du 2 mai 1923 qui traçait son programme d'action.

Et l'on vit bientôt surgir en cette région si démunie, l'École normale des Ursulines à Gaspé, le Séminaire de Gaspé d'abord confié aux jésuites, l'École ménagère de Gaspé, l'École d'agriculture de Val-d'Espoir et, peu après, les cours de coopération qui allaient permettre à nos pêcheurs de se libérer de l'oppression sous laquelle ils ployaient depuis un siècle et demi. Résultat : de 1925 à 1968, année de l'ouverture du cégep de la Gaspésie, quelque 15 000 diplômé(e)s sont sorti(e)s de ces institutions mises en place par le bâtisseur et libérateur de la Gaspésie.

Oui, la mission de l'éducateur est éminemment libératrice et, pour l'éducateur lui-même, elle comporte de bien précieuses expériences. Puisque Monsieur le recteur a voulu tout à l'heure faire état aussi de mes années d'enseignement, on me permettra d'évoquer brièvement ici le souvenir des nombreux moments agréables et exaltants que j'ai vécus en ces années-là, à travers les soucis inhérents à toute carrière.

Je pense particulièrement à ces joies profondes que procure l'enseignement des humanités qui nous amène, tant dans le calme des soirées de préparation que dans la fébrilité d'une classe d'adolescents, à rencontrer, à fréquenter les grands esprits de notre patrimoine littéraire francophone et à les présenter, comme de splendides et fécondes sources de lumière, à des jeunes esprits avides de connaître.

Pour mieux témoigner de ces joies du métier dont je parle, j'ai recueilli le propos suivant d'un grand professeur d'humanités dont les écrits m'ont souvent inspiré et encouragé. Il s'agit de Jean Guéhenno qui écrivait:

Il n'y a pas de plus grand plaisir que de donner un peu confiance en soi à un esprit. Vous avez devant vous un garçon tout empêtré en lui-même, défiant, désespéré, et une question que vous lui posez, que vous l'aidez et le contraignez à résoudre ou bien un mot de lui qui vous donne prise, quelques phrases confuses qu'il a écrites et que vous amenez à la clarté, tout d'un coup le révèlent à lui-même et lui donnent le fil de ce labyrinthe dans lequel il se croyait à jamais enfermé. Et de fait, d'épreuve en épreuve, le voilà qui trouve son ordre propre, sa lumière. Ah! on n'a pas souvent de ces chances. Mais comme alors on se sent payé d'innombrables heures de travail et d'ennui. On prend dans de tels moments l'idée d'une tendresse, d'esprit à espritⁱⁱⁱ.

Monsieur le recteur, l'hommage que l'Université Laval me rend aujourd'hui, je voudrais le partager avec l'ensemble de ces éducateurs et éducatrices, prêtres, religieux, religieuses et laïcs, qui se sont succédé chez nous, à peu près bénévolement, pendant les interminables années au cours desquelles l'État se contentait de subventionner la construction d'édifices et de verser pour leur fonctionnement de symboliques subventions, comme, par exemple, un petit 10,000\$ par année pour un collège classique.

Des rêves et des vœux...

En ce jour où vous avez choisi de souligner mes travaux d'éducateur, vous comprendrez que je me permette de formuler ici quelques uns des rêves que je caresse pour l'avenir de notre société et pour le rôle qu'y jouera l'Université Laval, mon Alma Mater. Ces rêves, qui sont aussi des vœux, sont ceux d'un éducateur dont la carrière officielle est déjà derrière lui mais qui continue de voir en l'éducation l'outil le plus puissant et la promesse la plus crédible de

l'avenir de notre Québec et de notre Gaspésie. D'avance, je vous en préviens, mes rêves ont quelque chose de l'utopie mais je crois fermement que nous devons toujours nourrir quelques utopies.

L'Université idéale : cap sur l'avenir

Qu'est-ce donc qu'une université, sinon le lieu par excellence où l'on doit concevoir et cultiver les idées qui conduiront le monde vers son mieux-être?

Chez nous comme ailleurs dans le monde, du moins en Occident, l'université doit résister contre des forces puissantes qui l'incitent à se faire moins idéaliste et plus pratique. On demande à nos universités de consacrer davantage de leurs énergies à répondre aux besoins du jour, aux urgences actuelles de la société, on les presse de dispenser une formation pointue qui prépare à des tâches immédiates, nonobstant la rapidité croissante des changements technologiques, sociaux et autres qui exigeront de la part de nos diplômés l'ouverture d'esprit et la mobilité nécessaires à de constantes réadaptations.

L'Université est tiraillée. Elle doit avoir le courage de maintenir le cap sur l'avenir, au risque de se voir accuser d'idéalisme ou d'inadaptation. Elle doit voir plus loin que les contemporaines affaires politiques et contraintes économiques. Elle doit aussi **pressentir** l'avenir, **l'explorer** et le **préparer**. Sa mission **a quelque chose de sacré**. C'est une mission qui ressemble à celle du poète idéal dont Victor Hugo nous a chanté la grandeur dans les termes suivants:

*Il est l'homme des utopies.
Les pieds ici, les yeux ailleurs.*

*...
Écoutez le rêveur sacré!
Dans votre nuit, sans lui complète,
Lui seul a le front éclairé.
Des temps futurs perçant les ombres,
Lui seul distingue en leurs flancs sombres
Le germe qui n'est pas éclos.^{iv}*

L'Université doit pouvoir jeter en terre des semences dont les fruits se feront attendre. N'y a-t-il pas beaucoup de sagesse dans ce conseil de Confucius que j'aime rappeler quand il est question d'éducation:

*Si ton projet porte sur des mois, plante des graines;
s'il s'étend sur des années, plante des arbres
et s'il embrasse des générations, propage l'éducation.*

Les politiciens peuvent décider de telle loi, de telle mesure, mais il revient d'abord à nos universitaires de concevoir et de mettre de l'avant des idées nouvelles, des modèles de gouvernement, des concepts de société, nationale ou régionale, qui, tout en étant adaptées à nos temps et lieux, gardent le cap sur l'essentiel. Que l'Université Laval montre la voie vers cet idéal : c'est là mon premier rêve pour mon Alma Mater.

La santé du pays par celle de la région

Mon deuxième rêve. L'Université Laval a récemment mis en place la chaire multifacultaire de la Gaspésie et des Îles-de-la-Madeleine et elle a depuis lors conduit divers travaux en vue du développement de notre région. À la bonne heure! Défi de taille : trouver, entre autres, les moyens de convaincre nos décideurs politiques que la santé du pays, comme celle du corps humain, dépend aussi de la santé de ses parties.

Or, pour que cette partie du pays qu'est notre région soit en santé il faut, sans attendre que toutes nos urgences quotidiennes aient trouvé leurs solutions, combattre et vaincre une croyance têtue qui veut que la culture soit un luxe. Il faut que notre université, endosse **concrètement** cette conviction de son regretté et éminent professeur Fernand Dumont qui affirmait: *Pour sauver les régions rurales, tant sur le plan de l'économie que sur celui de la politique, il faut commencer par assurer le développement **culturel** de ces régions^v.*

Halte au nivellement par le bas

Mon troisième rêve. La démocratisation de l'Université est un noble idéal et il nous faut être reconnaissants au gouvernement du Québec des années '60 d'en avoir fait un objectif majeur. Le Québec avait un urgent besoin de cette vaste et courageuse opération. Cependant, il n'est pas permis de dire que cette démocratisation est chose faite **parce que** les listes d'inscriptions à l'université sont longues. Il y a un juste équilibre à rétablir entre la quantité et la qualité de nos diplômés, tant des cégeps que des universités. Dans les courants à la mode des dernières décennies, certaines idéologies s'apparentant à la lutte des classes ont réussi à incriminer le concept de l'excellence dans les études. Selon elles, il serait injuste et inacceptable de reconnaître effectivement la disparité des talents dont la nature a doté nos étudiants. Singulièrement, ces généreux idéologues n'ont pas étendu leur campagne jusqu'au domaine des sports où les médailles d'or et les traitements - d'or eux aussi... - sont toujours plus qu'acceptés.

Je souhaite ardemment que l'Université Laval s'applique à la réhabilitation de l'excellence comme levier essentiel de progrès pour toute société. Quand je parle de cette réhabilitation, je me réjouis et me rassure au souvenir de cette affaire juridique qui a fait les manchettes nationales, il y a quelques années, lorsqu'une université du Québec a défendu devant la Cour supérieure son droit d'exiger de ses diplômés un minimum de maîtrise de leur langue maternelle^{vi}. Le simple fait que des étudiants d'université aient pensé à revendiquer devant la Cour le droit d'obtenir un diplôme sans posséder ce minimum de maîtrise de leur langue montre bien l'urgence de mettre un frein à la dilution néfaste des exigences académiques dans notre système d'éducation.

La revalorisation de la profession d'enseignant

Et mon quatrième et dernier rêve. Il est selon moi la clef permettant la réalisation des trois autres. On sait que la profession d'enseignant n'est pas tout à fait valorisée dans notre société. Et c'est là une réalité qui mine nos forces vives, une réalité dont on parle peu, trop peu et qu'il faut s'acharner à corriger. Beau défi pour notre université!

Une société évoluée, et qui veut continuer d'évoluer, doit attirer vers la profession d'enseignant une grande proportion de ses meilleurs cerveaux, plus grande que ce n'est le cas chez nous actuellement.

Que l'on confie à des candidats choisis parmi nos meilleurs le soin de nos corps ou la construction de nos ponts, **soit !** Que l'attitude sélective et les conditions avantageuses qui entourent ces professions exercent l'attrait que l'on sait, **soit encore !** Mais, comme citoyen, je rêve du jour où les conditions faites à nos enseignants et le prestige que l'on devra ensuite leur reconnaître attireront vers leur profession, de façon évidente et continue, la crème de nos finissants de cégep. Je rêve du jour où l'on verra, dans tous les cégeps, de plus en plus de nos meilleurs élèves se disputer les admissions aux portes des facultés de pédagogie de nos universités, où il y aura, à cause de cette valorisation réussie de la profession d'enseignant, nécessairement contingentement.

Je rêve en couleurs?... Peut-être, mais je veux continuer à le faire et je ne suis pas seul. Il y a aussi l'Américain Lee Iacocca, le célèbre ex- PDG de Chrysler Corporation, qui disait:

Nos meilleurs étudiants ne deviennent presque jamais enseignants. C'est peut-être parce que notre société ne met pas les enseignants sur le même piédestal que d'autres pays; cette profession est pratiquement la moins bien rémunérée de celles qui exigent un diplôme d'études supérieures^{vii}.

Pour sa part, l'éminent historien Arthur M. Schlesinger Junior, professeur émérite de l'université Harvard, à qui l'on demandait quoi faire devant un taux de décrochage scolaire de 60% dans les quartiers de Chicago et de 45% à New-York, répondit, sans hésitation: *...il faut convaincre les personnes les plus qualifiées de devenir professeurs^{viii}.*

Voilà, Monsieur le recteur, Mesdames, Messieurs et chers amis, quelques uns de ces rêves, dont il m'a paru légitime de confier la réalisation à l'Université Laval, la première université francophone d'Amérique, mon Alma Mater. Des rêves en retour de l'honneur qui m'est fait aujourd'hui... Des rêves que d'aucuns voudront appeler utopies,... je le sais, mais je me les permets en me souvenant que le célèbre écrivain anglais Huxley a dit de l'utopie qu'elle est **le sanctuaire des plus belles aspirations humaines.**

En terminant, encore une fois, **grand merci**,
à l'Université Laval, pour nous avoir tous ici réunis de telle façon
et **grand merci** à vous tous et toutes, parents et amis,
pour avoir si bien répondu à l'invitation. Merci ! Merci !

Notes

i. Vieux papiers, impressions de Gaspésie en 1857, *Le Canada français*, 26 :5 (janvier 1939), p. 496).

ii. Laval Lavoie, *Mgr François-Xavier Ross, Libérateur de la Gaspésie*, Québec, Anne Sigier, 1989, 261 p.

iii. *Journal des années noires*, Paris, Gallimard, Folio 517, 1947, p. 236, « 27 janvier 1942 ».

iv. *Les Rayons et les Ombres, 1.*

v. Devant les États généraux du monde rural, Montréal, 4 février 1991.

vi. Cour supérieure du Québec, Jugement sur requête en injonction interlocutoire, 22 décembre 1993.

vii. *L'excellence dans le monde des affaires*, hiver 1988, volume 1, no 2, pp. 17 et 27.

viii. *L'actualité*, 15 octobre 1992, Interview, p. 24.